

Notes de lectures de Georges Leroy novembre 2017

★ pas d'intérêt, ★★ peu d'intérêt, ★★★ un certain intérêt,
★★★★ un grand intérêt, ★★★★★ un intérêt exceptionnel.

L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... le diable porte pierre. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme. **Note:** La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

Le sacrifice des dames



★★★★☆

Jean-Michel Delacomptée

R. Laffont, 250 p., 18 €

En ce début du XVI^e siècle, les Ottomans menacent la Hongrie. Le comte Gabor, joueur d'échecs incomparable, gouverne le comitat de Paks. Sa fille Judit, joueuse hors du commun elle aussi, se désespère de l'apathie de son père face au péril turc. Elle voudrait prendre sa place au plus vite. Sa mère, la comtesse Livia, cupide et avide de pouvoir, nourrit la même ambition. Toutes deux se haïssent. Pour parvenir à ses fins et sauver son pays, Judit trame un projet machiavélique. Elle le mènera jusqu'au bout, sans peur et sans pitié: échec et mat. Alors naît sa légende.

Dans ce roman à l'atmosphère puissamment baroque, à mi-chemin entre l'histoire et l'imaginaire, l'auteur fait surgir une héroïne exceptionnelle dont l'idéal de résistance demeure

intemporel. Un très bon livre sans vulgarité mais avec un sens réel de l'intrigue.

La salle de bal



★★★★☆

Anna Hope

Gallimard, 400 p., 22 €

Lors de l'hiver 1911, l'asile d'aliénés de Sharston, dans le Yorkshire, accueille une nouvelle pensionnaire: Ella, qui a brisé une vitre de la filature dans laquelle elle travaillait depuis l'enfance. Si elle espère d'abord être rapidement libérée, elle finit par s'habituer à la routine de l'institution. Hommes et femmes travaillent et vivent chacun de leur côté: les hommes cultivent la terre tandis que les femmes accomplissent leurs tâches à l'intérieur. Ils sont néanmoins réunis chaque vendredi dans une somptueuse salle de bal. Ella y retrouvera John, un « mélancolique irlandais ». Tous deux danseront, toujours plus fébriles et plus épris.

À la tête de l'orchestre, le docteur Fuller observe ses patients valser. Séduit par l'eugénisme et par le projet de loi sur le Contrôle des faibles d'esprit, Fuller a de grands projets pour guérir les malades. Projets qui pourraient avoir des conséquences désastreuses pour Ella et John.

Dans ce nouveau roman, l'auteur parvient à transformer une réalité historique méconnue en un récit subtil et puissant, entraînant le lecteur dans une ronde passionnée et dangereuse.

Richelieu



★★★★☆

Sylvie Taussig

Folio, 350 p., 9 €

Armand-Jean du Plessis de Richelieu (1585-1642), cardinal duc de Richelieu et duc de Fronsac, eut une destinée à tel point hors du commun que Mazarin, son successeur, put dire qu'« en aucun siècle il

n'y a eu un homme semblable». Entré dans les ordres pour conserver à sa famille le bénéfice de l'évêché de Luçon, il fut, de 1624 jusqu'à sa mort, le principal ministre d'État de Louis XIII. Habile, intransigeant, père de l'Académie française et amoureux des arts, certain que les «intérêts publics doivent être l'unique fin du Prince et de ses conseillers», il peut être considéré comme l'un des fondateurs de la France moderne.

bilité de l'état et de la puissance publique, elles prétendent, à tort ou à raison, nous aider au bonheur, prendre part à la préservation de notre environnement, à notre éducation, à notre alimentation... Un livre tout en couleurs pour redécouvrir ce nouvel acteur de notre société. Cet ouvrage est le fruit d'un cycle de conférences au Collège des Bernardins.

concierge retorse et un très agressif maître d'hôtel sosie d'Emmanuel Macron.

Quelle vérité scintille entre cinéma et littérature? La comédie de notre vie cache une histoire sacrée: ce roman part à sa recherche.

La société des marques



★★★★☆

Denis Gancel

Parole et silence, 140 p., 22 €

Les marques, telles qu'elles se présentent aujourd'hui, sont un phénomène récent. Elles exigent un acte de foi répété de deux parties qui se rencontrent pour le meilleur ou pour le pire. Mais de quelles valeurs sont-elles porteuses? Car de l'icône à l'idole, il n'y a qu'un état d'esprit de différence.

La marque est aussi devenue un fait de société. Actrices économiques majeures des mondialisations qui s'enchaînent, les marques s'invitent aujourd'hui, de gré ou par force sur des territoires autrefois réservés. Nouvelle source d'inspiration pour l'art, elles apparaissent comme un vecteur d'audace et de modernité. Se substituant même à la responsa-

Tiens ferme ta couronne



★★★★☆

Yannick Haenel

Gallimard, 350 p., 20 €

Un homme a écrit un énorme scénario sur la vie de Herman Melville: *The Great Melville*, dont aucun producteur ne veut. Un jour, on lui procure le numéro de téléphone du grand cinéaste américain Michael Cimino, le réalisateur mythique de *Voyage au bout de l'enfer* et de *La Porte du paradis*. Une rencontre a lieu à New York: Cimino lit le manuscrit.

S'ensuivent une série d'aventures rocambolesques entre le musée de la Chasse à Paris, l'île d'Ellis Island au large de New York, et un lac en Italie. On y croise Isabelle Huppert, la déesse Diane, un dalmatien nommé Sabbat, un voisin démoniaque et deux moustachus louches; il y a aussi une jolie thésarde, une

Tu seras ma beauté



★★★★☆

Gwénaëlle Robert

R Laffont, 230 p., 18 €

Lisa, une professeure de sport au physique parfait, ne perd pas de temps en grands discours. C'est une femme directe. Mais lorsqu'elle rencontre, lors d'un salon du livre, Philippe Mermoz, séduisant auteur à succès, elle pressent que sa seule beauté ne suffira pas. Elle demande à Irène, une collègue de français à l'apparence ordinaire, éprise de littérature, d'écrire à sa place quelques lettres destinées à le charmer. Irène accepte, se prend au jeu, et voilà que ses jours monotones, un peu tristes – un mari notaire, un enfant qu'elle n'arrive pas à avoir –, s'en trouvent profondément bouleversés. La correspondance s'intensifie, devient intime, se prolonge. Jusqu'à ce que Lisa, perdant patience, décide de retrouver l'écrivain pour une nuit... Irène sombre dans le désarroi. Peut-elle continuer à vivre comme avant?

Dans ce *Cyrano de Bergerac* moderne, l'auteur raconte le destin émouvant d'une femme dont un échange épistolaire vient bousculer le quotidien et les espoirs. Une magnifique réflexion sur le pouvoir enchanteur des mots.

Un certain Monsieur, Piekielny



★★★★☆

FH Désirable

Gallimard, 260 p., 19 €

Tricoter un roman comme une enquête littéraire... ici l'auteur évoque avec beaucoup de fougue Romain Gary et les promesses secrètes que l'on fait avec soi-même qui peuvent bouleverser une vie.

Dès les premières pages du roman, on y trouve de la gaieté, du rythme, de l'humour et cette enquête à mener, ces questions sans réponses dont on avait envie de savoir le fin mot. La description du lien entre l'auteur et Gary est intéressante, elle laissait même une place au lecteur pour réinterroger ses propres attentes en littérature.

« La mémoire est despotique, mouvante et sélective, elle trie arbitrairement, selon son bon plaisir. Ainsi oublie-t-on peu à peu le visage de sa grand-mère mais demeure le souvenir vivace, précis, immuable, d'une partie de scrabble avec elle.

Où est donc la logique? Je n'en sais rien. On oublie les titres des films qu'on a vus, des livres qu'on a lus, et on se souvient d'une scène, d'une phrase, ou de tout un chapitre. Je n'avais pas oublié le chapitre VII de la Promesse. Ni bien sûr le nom de Piekielny. »

Le tiers central du roman est un peu mou, décousu le lecteur appréciera la qualité des descriptions comme lors de l'émission d'Apostrophe, par exemple, où Gary est persuadé que Pivot va dénoncer la supercherie et annoncer en direct qu'il est Émile Ajar! L'humour de l'auteur, sa connaissance indéniable du parcours et l'œuvre de Gary, et surtout la dernière partie sur l'essence même de la création sont touchantes. Le questionnement sur la liberté de création, la possibilité de créer d'autres vies, le linceul d'éternité qu'offre la littérature sont pertinents. Un livre contrasté et original.

Une apparition



★★★★☆

Sophie Fontanel

R Laffont, 250 p., 19 €

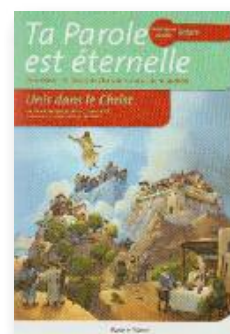
Et enfin, à cinquante-trois ans, l'auteur entreprend d'apparaître. Et si tout ce qu'on racontait sur les cheveux blancs était faux? Et si ces monceaux de teinture, sur des millions de chevelures, aux quatre coins

de la planète, cachaient en fait une beauté supplémentaire que les femmes pourraient prendre avec le temps, beauté immense qui les sauverait de bien des angoisses, de bien de servitudes?

C'est en partant de cette intuition que l'auteur, un soir d'été, décide d'arrêter les colorations et de regarder pousser ses cheveux blancs. Comme elle est écrivain, elle en fait un livre, sorte de journal romancé de ce qu'elle n'hésite pas à appeler une « naissance ».

Les semaines, les mois passent: un panache lui vient sur la tête, à mille lieues des idées préconçues sur les ravages du temps. Elle réalise que l'âge embellit aussi les femmes et que les hommes n'ont pas pour les cheveux blancs l'aversion qu'on supposait. Elle découvre que notre société n'attendait qu'un signal, au fond, pour s'ouvrir à une splendeur inédite, d'une puissance extraordinaire. Ce roman est une fête. Celle de la liberté.

Ta parole est éternelle



★★★★☆

collectif

Parole et silence, 260 p., 18 €

« La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jean 17, 3). Composés de trois tomes, ces ouvrages découpés par

niveau de classe proposent un parcours catéchétique qui s'appuie sur les Saintes Écritures, l'Ancien Testament et la liturgie et rend visible l'unité du mystère de la foi. Ce document est réalisé par la paroisse Sainte Marie des Batignolles, à Paris, en partenariat avec des paroisses et des écoles qui l'ont pratiqué depuis 2013. Ce manuel de l'élève propose un cheminement progressif et adapté. Un cahier pour l'enseignant est proposé également.

La vengeance du pardon



★★★★☆

Eric-Emmanuel Schmitt

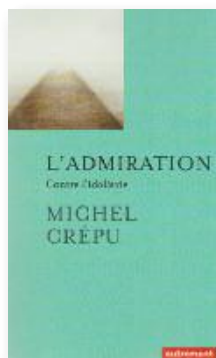
Albin Michel, 340 p., 21 €

Cet ouvrage recueille quatre nouvelles. Deux sœurs jumelles, physiquement identiques, moralement différentes, se confrontent tout au long de leur vie. Plus l'aînée excuse les méchancetés de sa cadette, plus celle-ci la déteste. Qui l'emportera, de la vengeance ou du pardon? Dans un chalet perdu des Alpes, un étudiant joueur séduit une fille un peu simple qui l'aimera à jamais. Devenu un magnat de la finance, saura-t-il réparer la vie que son égoïsme a brisée? Quelle leçon d'humanisme peut sourdre d'un mélodrame tragique? Personne ne comprend le comportement d'Élise Marinier : elle visite régulièrement l'as-

sassin de sa fille en prison, un psychopathe condamné pour viols et meurtres. Patiente, elle crée des liens, l'apprivoise, l'attendrit. Pourquoi agir ainsi puisqu'elle le hait? Un vieillard dur, fermé, s'humanise au contact d'une petite fille à laquelle il lit « Le Petit Prince », apprenant ainsi à vivre et à aimer. Or, il découvre un jour qu'il a commis un crime durant la guerre, lorsqu'il officiait comme pilote. Comment vivre avec le mal que l'on a perpétré sans le savoir? Se pardonne-t-on?

Quatre destins, quatre histoires où l'auteur, avec un redoutable sens du suspens psychologique, explore les sentiments les plus violents et les plus secrets qui gouvernent nos existences. Comment retrouver notre part d'humanité quand la vie nous a entraînés dans l'envie, la perversion, l'indifférence et le crime?

L'admiration



★★★★☆

Michel Crépu

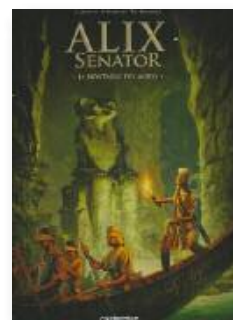
Autrement, 180 p., 15 €

À l'heure où l'on est parler de l'admiration peut prêter à sourire, voire à suspicion. Tant de déconvenues passées ne nous ont-elles pas persuadés de garder le silence, plutôt que de s'exposer, une fois de plus, à de futures déceptions, plus cruelles encore? Déclarer une admiration ne

va plus de soi. Pourtant, admirer n'est pas adhérer aveuglément. Il est de ces êtres devant qui l'on ne craint pas de s'incliner. Il est de ces étonnements d'où ni l'intelligence, ni la lucidité ne sont exclues : l'admiration en est un. Cette époque, si fertile en passions fugaces, le sait bien d'ailleurs, mais on dirait parfois qu'elle en a perdu le goût et la patience. Tâchons donc de le lui redonner. Contre l'indifférence, le cynisme érigé en norme ou les emballements immédiats, admirer reste une chance.

Le critique littéraire explore les dangers et les vertus du sentiment d'admiration pour en démontrer la force et revaloriser cette capacité à l'étonnement devant le beau et le sublime, en revisitant des œuvres de Stendhal, Cioran, Céline ou encore celles des grandes figures historiques comme Napoléon ou Malraux.

Alix senator tome 6



★★★★☆

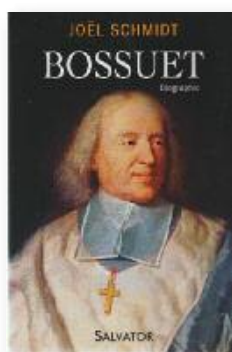
Mangin et Demarez

Casterman, 60 p., 14 €

Khephen a payé très cher sa quête insensée de la Cybèle d'orichalque. Mais il continue, entraînant Alix, Enak et Titus dans le terrible désert égyptien, jusqu'à l'oasis de Zeus-Amon, son sanctuaire et sa montagne des morts, où serait cachée

la statuette de Cybèle qu'il vénère et dont les pouvoirs que les prêtres lui ont retirés pourraient lui revenir. Cette oasis est un lieu sacré qui attise pourtant la convoitise, notamment celle des guerriers Siwis qui veulent exploiter ses richesses. Mais c'est leur destin à tous qui se jouera dans l'étrange nécropole, entre momies, pillards et serviteurs du dieu caché. La montagne des morts n'aura jamais autant mérité son nom.

Bossuet



★★★★☆

Joël Schmidt

Salvator, 300 p., 22 €

De Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704), évêque de Meaux, grand écrivain de la langue française et surtout prédicateur hors pair, on croit tout connaître. N'est-il pas celui qui dans ses Oraisons funèbres, ses Sermons sur la mort ou son Carême du Louvre n'hésite pas à dire leur fait aux grands avec liberté et vigueur? N'est-il pas celui qui interpelle Louis XIV sur ses infidélités conjugales, sur l'abus des guerres ou la pauvreté du royaume, et fait réfléchir ses semblables sur la mort: « Madame se meurt, Madame est morte » ?

On aurait tort pourtant de réduire le personnage à des effets de manche. L'auteur dévoile ici d'autres facettes de l'homme tout aussi fascinantes.

Ainsi le pasteur qui se préoccupe de ses ouailles, l'homme d'Église qui se soucie des juifs et entretient une relation complexe avec les protestants, le lecteur de la Bible qui en tire une Politique, l'éducateur auprès du dauphin... Et puis, Bossuet est aussi un prélat de combat, gallican convaincu et engagé face à Fénelon dans la querelle du piétisme. Il s'éteint le 12 avril 1704, ayant répliqué la veille à un abbé qui lui parlait de sa gloire: « Cessez ce discours et demandons pardon à Dieu de nos péchés. » Une bien belle biographie pour une personne qui la mérite.

Humanité et terreur



★★★★☆

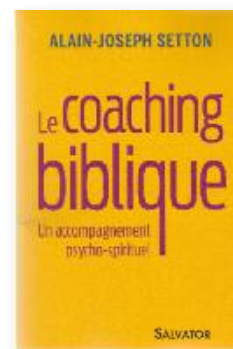
Hannah Arendt

Payot, 400 p., 25 €

Le charisme d'Hitler; l'art de terroriser les populations; la responsabilité politique; la destruction de la culture allemande; le nationalisme et le fascisme; l'"espace vide" dans lequel nous a laissés la Grande Guerre; la pensée totalitaire; la manière dont certains journalistes, historiens ou poètes, sont les gardiens de la vérité des faits: ce nouveau recueil de la grande philosophe, dont certains textes sont inédits en français, complète La Philosophie de l'existence et manifeste, à chaque

page, ce qui l'anima toute sa vie: la passion de comprendre.

Le coaching biblique



★★★★☆

AJ Setton

Salvator, 200 p., 20 €

En 1500, le mot coach décrivait un carrosse, qui a désigné ensuite un bus (coach) en anglais. En français le mot cocher réfère à celui qui conduit un carrosse, tout comme le coach conduit les gens vers leur destination. Le mot est utilisé dans le monde sportif à partir de 1880 (où il est devenu courant), avant d'être employé dans le monde des arts. Plus tard au cours des années 1990, ce concept est entré dans le milieu des affaires.

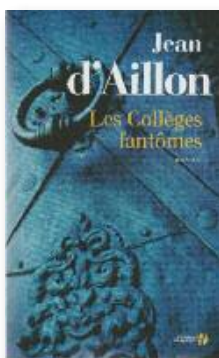
Le coaching biblique est un accompagnement psycho-spirituel d'inspiration biblique. Il permet d'accomplir un travail d'évolution personnelle et professionnelle en relation avec sa foi. Il aide à gérer des difficultés relationnelles, des conflits, des crises, des épreuves. Il contribue à harmoniser les dimensions psychologique et spirituelle de l'être.

Ce livre donne des repères et des outils pour tout public ainsi que pour des coachs accompagnateurs en développement personnel. Il apporte des éclairages psycho-spirituels sur nos enjeux individuels, aide au

discernement pour des choix de vie et propose des antidotes pour gérer au quotidien les blessures de l'âme.

Il prend appui sur une pédagogie active fondée sur des exercices et des questionnements personnels. Chacun peut ainsi trouver des réponses pour avancer sur son propre chemin.

Les collèges fantômes



★★★★☆

Jean d'Aillon

Presse de la Cité, 300 p., 22 €

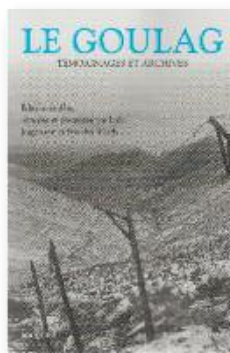
Dans le Paris du XVIIe siècle, le jeune et intrépide Louis Fronsac découvre dans un collège abandonné les agissements d'une société secrète. Le fin limier parviendra-t-il à déjouer les sombres desseins mettant en danger le royaume ?

Paris, 1er octobre 1625 : c'est le jour de la rentrée pour Louis Fronsac, qui réintègre le très prisé collège de Clermont. Bon élève, Louis est aussi un adolescent intrépide toujours en quête d'aventures. Avec son fidèle ami Gaston de Tilly et d'autres compagnons, il décide d'explorer le bâtiment abandonné mitoyen de Clermont. Ne dit-on pas qu'il était un repaire de ligueurs et que ses murs sont encore hantés par le souvenir de la Saint-Barthélemy ? Au cours de leurs incursions secrètes, les garçons trouvent dans le cellier des

tonneaux de vin... De contrebande ? Possible, car partout dans les rues de la capitale corruption et tromperie sont de mise. Louis et Gaston, surpris lors d'une de leurs visites, vont devenir les proies d'impitoyables individus, tandis que se trame, entre les murs du collège désaffecté, une conspiration contre le ministre du roi, Richelieu...

Entre complots et pouvoir, une enquête au cœur de l'Histoire menée par Louis Fronsac.

Le goulag



★★★★☆

Sous la direction de N. Werth

R Laffont, 1130 p., 33 €

En cette année du centenaire de la révolution bolchevik, les éditions R Laffont ont le courage de publier un volume dédié au goulag. Le Goulag n'est pas seulement le système concentrationnaire le plus long et le plus vaste du XXe siècle. Acteur essentiel de la vie économique soviétique des années 1930-1950 qui encadre la mise en valeur des territoires « inhospitaliers » et, en même temps, puissance administrative qui supplante dans certains cas les organes locaux du Parti et les soviets, il représente un univers en soi avec ses propres logiques et sa « culture » souterraine. Un univers à la fois caché et omniprésent, dont les pré-

mices sont posées dès les années 1920 et dont la postérité s'étend jusqu'à nos jours.

Connexe mais différent, le monde des déportés spéciaux constitue, lui aussi, une réalité spécifique et encore peu connue des violences staliennes.

Ces deux modes de répression fondés sur le déplacement et le travail forcés, frappant des individus ou des populations entières, sont ici révélés dans toute leur ampleur grâce à des documents d'archives inédits en français et à des témoignages littéraires d'une force exceptionnelle.

Histoire artistique des ordres mendiants



★★★★☆

Louis Gillet

Klincksieck, 200 p., 25 €

C'est au XIIIe siècle que saint François d'Assise et saint Dominique créent respectivement leur ordre, fondé sur la pauvreté et la simplicité. Mais rapidement le rayonnement des franciscains et dominicains devient tel que leurs couvents reçoivent d'importantes donations des princes et des riches bourgeois. L'enrichissement des Mendiants leur permet de devenir bientôt les commanditaires d'œuvres d'art majeures, tant en peinture qu'en architecture : Giotto, Sassetta, Fra Angelico sont

quelques-uns de ces artistes qui travaillèrent à la gloire de Dieu sous leurs directives, illustrant la vie de Jésus ou celle des saints, tandis que s'élevaient la basilique d'Assise et l'église de Santa Croce à Florence.

L'historien de l'art Louis Gillet (1876-1943) expose ainsi dans cet ouvrage l'influence déterminante qu'ont exercée les Mendiants dans l'iconographie religieuse depuis leur fondation, en Italie comme dans le reste de l'Europe: passions, douleurs, miséricorde, danses macabres, le vocabulaire s'enrichira au cours des siècles. Précis et pédagogue, l'auteur s'exprime toutefois avec une rare empathie qui fait la singularité de cet ouvrage.

Ne fuis pas ta tristesse



★★★★☆

Emmanuel Godo

Salvator, 190 p., 18 €

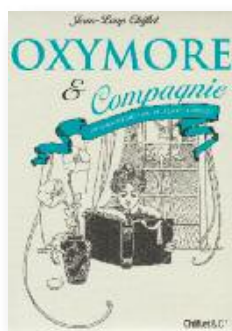
La tristesse, qui n'est pas un péché, n'est pas la mélancolie. Ce livre est une méditation sur la tristesse, ce sentiment qui nous relie à notre royaume intérieur par le chemin des larmes.

Dans cette tristesse, nous pouvons trouver une étrange paix qui nous apprend à vivre en équilibre entre présence et absence. Et, si nous savons l'écouter, nous découvrons une joie. Une joie inexpugnable. Car la

tristesse n'est pas le contraire de la joie: c'est la joie qui reprend son souffle, qui fait une halte pour mieux s'élaner.

Rempli d'allusions littéraires et spirituelles, cet ouvrage n'est pas l'œuvre d'un érudit, mais d'un flâneur. En nous ouvrant le jardin secret de ses passions littéraires et de ses peines personnelles, l'auteur nous invite à revisiter les sentiers buissonniers de nos propres vies.

Oxymore et compagnie



★★★★☆

Jean-Loup Chifle

Hugo et Cie, 300 p., 25 €

Voici un dictionnaire insolite. Si Voltaire est l'un des tout premiers à avoir décelé du génie dans notre belle langue et Rivarol à affirmer que la clarté et la netteté font d'elle la langue internationale de la culture, l'auteur a choisi de la célébrer d'une façon plus légère en insistant sur ses subtilités et ses particularités.

Quel rapport entre A comme Anthonomase et B comme Bibliothèques, H comme Hashtag, J comme Janotisme, P comme Polichinelle ou Potron-minet, S comme Sabrer ou sabler? T comme Tohu-bohu et Truisme et Z comme Zéro? Eh bien, simplement un désir légitime de tout savoir sur l'univers impitoyable et magique de notre langue, avec une préférence très nette pour ce côté inattendu et

parfois déconcertant qui la rend si attachante.

Toutes les familles heureuses



★★★★☆

Hervé Le Tellier

JC Lattès, 200 p., 19 €

Parce qu'il ne sera jamais lu des siens, l'auteur s'est autorisé à raconter sa famille sans colère et la décrire sans se plaindre. Il affirme même vouloir en faire rire, sans regrets.

Je n'ai pas été un enfant malheureux, ni privé, ni battu, ni abusé. Mais très jeune, j'ai compris que quelque chose n'allait pas, très tôt j'ai voulu partir, et d'ailleurs très tôt je suis parti. Mon père, mon beau-père sont morts, ma mère est folle. Ils ne liront pas ce livre, et je me sens le droit de l'écrire enfin. Cette étrange famille, j'espère la raconter sans colère, la décrire sans me plaindre, je voudrais même en faire rire, sans regrets. Les enfants n'ont parfois que le choix de la fuite, et doivent souvent à leur évasion, au risque de la fragilité, d'aimer plus encore la vie.

L'auteur dresse dans ce roman autobiographique un portrait familial sans concessions, il observe, juge, évalue.

Humour, dérision, lucidité, ce récit joue sur l'ambiguïté de relations compliquées, où l'amour semble

inexistant, alors, peut-on parler de "famille heureuse"?

Difficiles relations familiales, comme il en existe hélas dans de nombreuses familles, ce roman se lit d'une traite, l'écriture est fluide.

La plume acérée et le style narratif nous transportent au cœur de cette cellule familiale si singulière. Il égrène son arbre généalogique, évoque sans aucune complaisance un à un les siens. Le ton est tantôt caustique, tantôt pudique comme pour y mettre de la distance et jeter pudiquement un voile sur ses sentiments. L'écrivain n'est jamais larmoyant, il est factuel, même lorsqu'il illustre les différentes étapes de sa vie.

Joueur d'échecs



★★★★☆

Maxime Vachier-Lagrave

Fayard, 200 p., 18 €

Maxime Vachier-Lagrave est le meilleur joueur français actuel et deuxième joueur mondial. Dans cet ouvrage il nous fait découvrir la vie d'un joueur d'échecs de haut niveau. Récent vainqueur de la Sinquefield Cup 2017, il échoue de peu lors de la dernière Coupe du Monde 2017 face à Levon Aronian en demi-finale. Une finale aurait pu lui permettre de se qualifier pour le prochain Tournoi des Candidats qui est l'un de

ses principaux objectifs pour cette fin d'année. Il lui reste encore une chance lors du prochain Grand-Prix FIDE à Palma de Majorque.

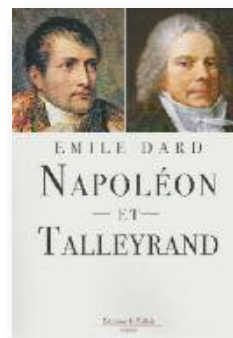
C'est un jeune homme ordinaire. Il n'a rien d'un excentrique ni d'un petit prodige égocentrique. En réalité, Maxime Vachier-Lagrave n'est pas tout à fait comme les autres. Ce garçon humble et posé est le champion de France d'échecs. Pour la première fois, ce prodige de l'échiquier accepte de dévoiler aux lecteurs les coulisses de son sport. Car le jeu d'échecs est un véritable sport de haut niveau, qui impose à ses adeptes un entraînement physique et intellectuel.

Maxime n'entend pourtant pas tout lui sacrifier. Pour lui, il y a un horizon au-delà des soixante-quatre cases. Ni professeur Tournesol, ni diva, ni guerrier spartiate, il refuse de mener la vie d'ascète de certains champions. Il boit des mojitos, il raffole des bonbons Haribo, il adore les jeux vidéo, il joue au poker avec ses amis, il parie sur les équipes de foot... Avec mesure, bien sûr, mais sans jamais rien s'interdire.

Ce livre est à la fois l'autoportrait d'un grand maître et la description, de l'intérieur, du monde des échecs au XXI^e siècle. Un univers qui intrigue et fascine toujours autant. Il raconte les relations entre adversaires, le « goût du sang », les coulisses et la vie quotidienne lors des tournois, les évolutions techniques ou encore le rôle joué par les ordinateurs.

C'est aussi la vision personnelle d'un jeune génie sur le monde, lui qui passe plus des deux tiers de sa vie à l'étranger et y est l'ambassadeur de la France...

Napoléon et Talleyrand



★★★★☆

Émile Dard

Fallois, 360 p., 20 €

Encore Napoléon, dira-t-on. Lui, toujours lui ! De tous les personnages qui sont entrés dans l'histoire, aucun n'a peut-être suscité autant d'études, de commentaires, de thèses, de portraits, de romans, comme si on n'en finissait jamais d'interroger le mystère de sa destinée.

Napoléon, c'est un individu, c'est une histoire, c'est une légende, c'est un destin. « Quel roman que ma vie ! » disait-il.

Parmi tout ce qui reste à découvrir lorsqu'on croit avoir tourné toutes les pages de ce roman, il y a encore la personnalité singulière de ceux qui l'ont approché, servi, combattu, haï. Par exemple le prince de Bénévent, Maurice de Talleyrand-Périgord, dont le nom est à jamais associé à celui de Napoléon. Napoléon, c'est le pont d'Arcole et Rivoli, c'est Wagram, Austerlitz, Iéna, Friedland.

Mais Talleyrand, c'est le congrès de Vienne. Un personnage considérable, lui aussi. Au départ un homme de grande famille, qui ne se console pas d'avoir été condamné à la prêtrise, qui sera lui aussi favorable à la Révolution, avant de se rallier à l'Empereur, qu'il sert loyalement

pendant cinq ans avant de se séparer de lui et de le trahir.

C'est le grand mérite du livre d'Émile Dard de nous faire suivre, en les découvrant peu à peu, la carrière croisée de deux hommes qui comptèrent peut-être autant dans la destinée future de la France, l'un en la couvrant d'une gloire éphémère, mais dont elle se souviendra toujours avec émotion, l'autre en lui faisant reprendre sa place, et entrer aussitôt, dans le concert des nations.

C'est quelques années avant la Seconde Guerre mondiale qu'Émile Dard avait publié cet ouvrage.

Pensées sur Machiavel



★★★★☆

Léo Strauss

Klincksiek, 200 p., 18 €

L'interprétation straussienne de Machiavel n'a-t-elle pas valeur de provocation? En rendant justice au sens commun qui voit en Machiavel un prophète du Mal, « l'angélisme » de Leo Strauss – auquel d'aucuns se laissent prendre – ne s'avère-t-il pas être une manœuvre diabolique?

Notre rapport à Machiavel est obscurci par la manière dont il a lui-même ouvertement ou publiquement exposé son enseignement. Parce que nous sommes « machiavellisés », nous ne pouvons plus

prendre la mesure de son étrangeté. Pris ou compris dans le mouvement de la Modernité dont il est le fondateur, nous ne pouvons plus concevoir qu'il puisse s'instaurer un rapport vivant, fascination ou hostilité, entre lui et nous. Strauss ne lit pas Machiavel à la lumière de ce qu'il a permis de fonder – la Modernité – mais à la lumière de ce qu'il a récusé : la Tradition classique. Ce n'est pas là nécessairement privilégier comme critère d'interprétation le passé par rapport au futur, mais éclairer ce que Machiavel dissimule : son affrontement avec la philosophie classique. Il dissimule ce conflit par ce qui paraît y mettre un terme.

Figure énigmatique, ainsi le fait réapparaître l'interprétation straussienne : car si Machiavel est le premier à porter l'assaut contre la cité classique – première vague de la Modernité selon Strauss –, ne nous engage-t-il pas par ailleurs à renouer conversation avec les Anciens et, en suivant la trace de l'antique vertu, à inventer la gloire moderne? Énigme de Machiavel qui est aussi énigme de Strauss, philosophe politique ; car si ce dernier nous a initiés par la redécouverte d'un art de l'écriture à un nouvel art de la lecture, comment lire Strauss lisant Machiavel lecteur de Tite-Live?

Que penser enfin du socratisme de Leo Strauss reconnaissant en Machiavel le compagnon de Socrate, qui, tous deux, contre les Sophistes et la réduction du politique aux purs jeux de langage, ont appris à voir au-delà de cette apparence le sérieux et l'âpreté des choses humaines?

La Russie et les Russes en révolution



★★★★☆

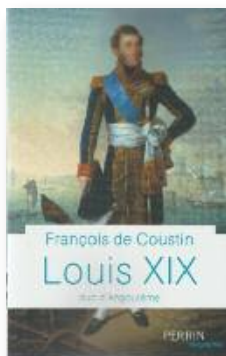
Alexandre Sumpf

Perrin, 500 p., 25 €

L'histoire en général, et celle des révolutions en particulier, s'incarne paradoxalement dans des figures de proue. Les deux Révolutions russes, de février puis d'octobre 1917, sont ainsi happées par le rôle et les personnalités de Nicolas II, Lénine, Staline, Trotski, ou encore Kerenski.

Pourtant, le grand absent du tableau en est l'acteur principal : le peuple. C'est à sa rencontre qu'est parti l'auteur dans cette synthèse novatrice écrite à partir d'archives, notamment cinématographiques, totalement inédites. Citadins, paysans, ouvriers, monarchistes, socialistes révolutionnaires, mencheviks ou bolcheviks, tous vivent une année sans pareille, où le chaos permanent le dispute aux difficultés du quotidien ; la propagande et les manifestations de masse aux manœuvres d'appareils conduites par une poignée de militants expérimentés. De Petrograd à Moscou, en passant par les régions éloignées, l'auteur analyse, raconte et explique un Empire en décomposition et une société confrontée à la plus grande crise de son histoire.

Louis XIX



★★★★☆

François de Coustin

Perrin, 480 p., 25 €

Le fils de Charles X, le neveu et gendre de Louis XVI et Marie-Antoinette, a régné sur la France quelques secondes le 3 août 1830. Que connaît-on de ce personnage improbable à la destinée exceptionnelle?

Il y a quelque chose de vertigineux dans la vie de Louis-Antoine de Bourbon-Artois, duc d'Angoulême (1775-1844), prince si proche et pourtant toujours si loin du trône. L'histoire et les hommes s'ingénierent à laisser le duc, destiné à régner, en posture de perpétuel héritier, dans l'ombre de ses oncles Louis XVI et Louis XVIII, puis de son père Charles X, et de sa sombre cousine et épouse, l'orpheline du Temple. Fils soumis et un peu niais d'apparence, incapable de prolonger la lignée des Bourbons, aux prises avec des événements trop grands pour lui qui le condamnerent à l'exil plus de la moitié de sa vie, il montra néanmoins des qualités politiques et militaires en 1814, sous la première Restauration, puis lors de l'expédition d'Espagne de 1823, qui lui valut la réputation de vainqueur du Trocadéro. La révolution de 1830 sonna le glas de ses espérances, d'autant que la

perspective d'une succession se reporta sur son neveu le duc de Bordeaux. Il ne fut ainsi formellement Louis XIX que quelques secondes le 2 août 1830, forcé par son père de renoncer à la couronne.

Pourtant, la destinée de ce roi sans royauté, mort à Goritz en Autriche, très loin d'une France qu'il ne connaissait plus, accompagne et éclaire celle de la monarchie française dans une époque singulièrement tourmentée. Les vaincus de l'histoire ont aussi contribué à l'écriture de celle-ci, à leur façon.

Versailles



★★★★☆

Frédéric Bastiat

Arfuyen, 160 p., 12 €

Chacun se plaint de la bureaucratie et de la monarchie présidentielle. La France est malade de centralisme et d'étatisme. Mais à chaque élection, on propose plus d'État et plus de règles...

Qui a lu Frédéric Bastiat (1801-1850), l'un des plus grands penseurs politiques que la France ait produits, et dans son pays même, dirait-on, oublié? Déjà de son vivant Bastiat dérangeait. Chef d'entreprise, journaliste, parlementaire, redoutable satiriste, où le classer? Son indépendance, son humour déconcertent. À l'Assemblée nationale, il siège à

gauche. Il combat la peine de mort, l'esclavage, le colonialisme. Il défend le droit de grève, les caisses mutuelles, la liberté de la presse. « Il y a trop de législateurs, organisateurs, conducteurs de peuples, pères des nations, écrit-il. Trop de gens se placent au-dessus de l'humanité pour la régenter. »

Bastiat est l'un des pères de l'économie moderne, mais c'est en France qu'il semble le plus oublié. Présentés par l'un des meilleurs connaisseurs de sa pensée, les quatre textes courts et brillants que rassemble ce petit livre (« L'État », « Justice et fraternité », « À MM les Électeurs de l'arrondissement de Saint-Sever », « Pétition des fabricants de chandelles... ») incitent à repenser la place centrale de l'État dans notre organisation politique.

« L'État demande Bastiat, qu'est-ce? où est-il? que fait-il? que devrait-il faire? Tout ce que nous en savons, c'est que c'est un personnage mystérieux, et assurément le plus sollicité, le plus tourmenté, le plus affairé, le plus conseillé, le plus accusé, le plus invoqué et le plus provoqué qu'il y ait au monde.

« Car, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je gage dix contre un que depuis six mois vous faites des utopies; et si vous en faites, je gage dix contre un que vous chargez l'État de les réaliser

« L'État, c'est la grande fiction à travers laquelle tout le monde s'efforce de vivre aux dépens de tout le monde. »

Aujourd'hui encore, sa réflexion n'a rien perdu de son actualité: par l'excès même de ses satires et ses pamphlets, il nous conduit à repenser en son fondement le rôle de l'État dans l'économie et dans la société.

Philippe Séguin



★★★★☆

Arnaud Teyssier

Perrin, 350 p., 24 €

Pourquoi la personnalité et le destin inachevé de Philippe Séguin continuent-ils de fasciner, comme si sa mort brutale en 2010 avait laissé un vide durable dans la vie politique nationale ? Le petit Français venu de Tunisie, orphelin de guerre, délaissa vite ses tout premiers engagements, classiquement de gauche, pour rallier de Gaulle. Député des Vosges à 35 ans, maire hyperactif d'Épinal pendant quatorze ans, ministre remuant des Affaires sociales sous la cohabitation Mitterrand/Chirac, président hors norme de l'Assemblée nationale, enfin candidat sacrifié à la mairie de Paris, son indépendance d'esprit et de comportement le laissa toujours en marge de son parti, le RPR, et de la politique traditionnelle, dont il réprouvait les compromis trop faciles. En 1992, conduisant la bataille contre le traité de Maastricht, il fut, véritable Cassandre, l'homme capable de dire non.

Aujourd'hui, il fait figure de visionnaire, qu'il s'agisse de l'Europe devenue purement économique et financière, des effets néfastes de la mondialisation, de la dégénérescence du gaullisme et du mouvement qui

le portait, ou encore de l'absence d'un grand projet collectif conduit par un État digne de ce nom. Le destin de cet homme tempétueux, exigeant, solitaire s'identifie à la crise de notre démocratie, dont il avait compris très tôt les ressorts profonds.

Appelé à devenir l'ouvrage de référence, ce livre est aussi une réflexion passionnante sur la dénatura-tion des institutions de la Ve République et la "dégaul-lisation" de la droite.

Des soviets au communisme bureaucratique



★★★★☆

Marc Ferro

Folio, 350 p., 8 €

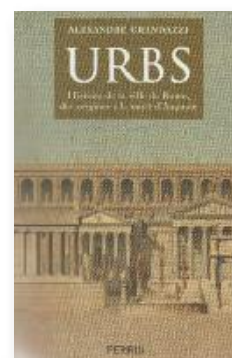
Voici l'un des rares ouvrages qui ont marqué le renouvellement de l'histoire de la Révolution russe.

En effet, à partir de l'étude des milliers de messages et télégrammes que toutes les Russies avaient envoyés au Soviet de Pétrograd sitôt l'annonce de la chute du tsarisme, l'auteur révèle les aspirations des paysans, soldats, ouvriers, ligues de femmes, allogènes, écrivant la première histoire à partir d'en-bas.

Ce faisant, il démontre la double bureaucratisation par en bas et par en haut des organes de pouvoir (so-

viets, comités de quartier ou d'usine notamment) créés spontanément dans l'élan des journées populaires de février : rapidement colonisés par les représentants des grandes organisations ouvrières et des partis politiques qui existaient sous le tsarisme – au premier rang desquels les bolcheviks –, ils se greffèrent ensuite sur le parti bolchevik, avant Octobre et après. Restait alors à Lénine et aux siens à mettre hors la loi tous les autres partis, à dessaisir les soviets et tous les comités de leurs pouvoirs, et à éliminer les institutions jugées rivales. Tel fut le triomphe du socialisme totalitaire.

Urbs



★★★★☆

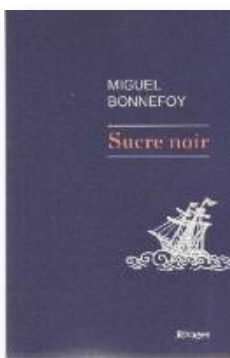
Nicolas Grandazzi

Perrin, 1130 p., 30 €

Référence majeure de la culture occidentale, étudiée depuis la Renaissance par des générations d'érudits, la ville de Rome antique reste pourtant à découvrir. Alors que, depuis quelques décennies, s'y multiplient les fouilles archéologiques, le grand public n'a guère accès aux résultats, souvent spectaculaires, apportés par les travaux les plus récents. Comment un site, d'abord parsemé de simples cabanes, a-t-il pu devenir une ville-monde ? Des plus lointains commencements d'une extraordinaire aventure humaine jusqu'au

règne d'Auguste qui en marqua la maturité, c'est toute la vie de cette ville appelée Urbs par les Romains qui est ici restituée de façon aussi précise que vivante. Dans un récit conçu comme la biographie d'une cité qui fut au centre de la première mondialisation de l'histoire, l'auteur offre une somme destinée à faire date, faisant dialoguer, sur près d'un millénaire, les habitants de la Ville et leurs dirigeants. Car, siècle après siècle, victoire après victoire, les Romains ont inscrit le déroulement de leurs conquêtes dans l'espace de leur cité, devenue ainsi comme le mémorial de pierre où ils pouvaient lire leur histoire et célébrer une identité collective à la fois conquérante et assimilatrice. C'est ce message que cet ouvrage s'attache à déchiffrer avec toutes les ressources offertes aujourd'hui par la science. Voici donc une histoire où les événements se traduisent en monuments, et où les monuments sont autant d'événements.

Sucre noir



★★★★☆

Miguel Bonnefoy

Payot, 200 p., 19 €

L'auteur annonce d'emblée la tonalité fabuleuse de l'histoire qu'il va nous conter. Il réinvente en effet la fin des aventures du cruel capitaine de flibustiers Henry Morgan qui,

dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, mena ses expéditions aux Caraïbes où il devint une figure de légende. Echouée sur des cimes feuillues au milieu de l'océan de la forêt, sa frégate naufragée aux flancs empestant la misère et la faim, encore alourdie – malgré l'abandon de nombreux « *objets de pillage* » hétéroclites – de tout cet or dont il refuse de se délester, « *s'effrite comme un morceau de sucre* » alors que l'orage s'annonce, puis s'enfoncé inéluctablement dans l'abîme en déracinant les arbres, tandis que le capitaine agonise « *seul et pauvre, plongeant ses mains dans un trésor qui ne [peut] le sauver* ».

Après cette fantastique partie introductive, qui semble aussi se nourrir de récits de naufrage, le roman s'ouvre véritablement trois siècles plus tard. Un village s'est établi depuis dans cette région déserte et nous y suivons la famille Otero sur trois générations. Une famille de planteurs de canne à sucre et de producteurs de rhum dont la prodigieuse expansion et la chute brutale du domaine en l'espace de cinquante ans nous renvoie à la catastrophique réalité d'un développement économique mono-productif et d'une société gangrenée par la cupidité, la corruption et le cynisme.

La légende du trésor perdu d'Henry Morgan anime des chercheurs d'or qui débarquent au village et arpentent en vain la forêt. Le premier d'entre eux, l'ambitieux Severo Bracamonte, déterrera toutefois la statue d'une mystérieuse Diane chasseresse – rappelant la Venus d'Ille de Mérimée – qui changera son destin et celui de Serena Otero, héroïne bovaryenne au « *cœur écaillé d'en-*

nui » qui rêvait pourtant à d'autres horizons. La malédiction de ce trésor n'apportant que des « *seaux de larmes* » va alors s'acharner sur la région, le cupide pirate semblant s'être réincarné en Eva Fuego, jeune fille sauvage et dominatrice s'effrayant elle-même de « *la force inconnue* » qui l'habite. Et c'est sa mère adoptive qui héritera de ce trésor qu'elle ne désire ni ne cherchait, seul vestige « *d'une lignée perdue* » et « *du sucre noir de ses jours* ».

L'auteur célèbre la beauté du Venezuela et en aborde les problèmes, tout en questionnant les hommes et leur destin: Quelle quête anime donc leur vie et lui donne sens? Peuvent-ils échapper à la fatalité?

Tissant de multiples héritages culturels, l'auteur y allie avec imagination la réalité quotidienne et le merveilleux s'inscrivant dans une tradition littéraire européenne (Gogol, Kafka, Marcel Aymé, Italo Calvino...) autant que dans ce qu'on a appelé en Amérique latine le « réalisme magique » (illustré entre autres par Gabriel Garcia Marquez).

Son roman, d'une facture très classique, est porté par une très belle langue, fluide et imagée et parfois flamboyante. On goûte particulièrement les descriptions, le sentiment aigu de la nature qui en émane et la luxuriance et la précision du lexique d'un auteur observant, inventoriant et étiquetant le « *trésor végétal* » comme son héroïne au talent botanique « *renommait ainsi une nature qui la précédait depuis des millions d'années* ».

